



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

MODE DE LONGCHAMP. — Chapeau en paille de riz, des magasins de Mme Céline Martin, place Vendôme. Robe en mousseline brodée, garnie de point d'Angleterre, façon de Mme Bru-nell-Mass, rue Sainte-Anne, n. 22.

MODES.

— Les modes d'hommes sont toujours embarrassantes à décrire ; et, pour en rendre compte, nous aimons mieux emprunter les observations masculines que les nôtres. S'il y a quelque critique, on ne nous accusera pas du moins d'y porter l'esprit de parti ; si nous redisons combien la monotonie de leur vêtement est peu excitante à l'imagination ; combien les formes qu'ils adoptent sont disgracieuses à la vue, nous ne serons que l'écho de l'opinion générale, et on n'aura rien à nous reprocher.

Cependant, dans leur costume aussi on doit retrouver la pensée : l'homme de cabinet, l'homme de cour et l'homme d'é-

pée doivent se distinguer par une tenue spéciale, mais pour tous, une mise simple et presque uniforme. Cette année encore, le noir est de bon goût ; les redingotes sont très-courtes, à la ville, pour monter à cheval : les devans boutonnent droit sans former le châle. Le matin, les jeunes gens portent des pantalons de grossière étoffe, d'une nuance grise ou noisette. Cette étoffe est plate, croisée et chinée de noir, ou à côtes, d'une seule couleur. On reste aux gilets longs à petits collets, aux cravates de soie, aux chapeaux à petits bords. Pour mouchoirs de poche, les foulards conservent une extrême faveur ; les gants blancs ou jaunes ; les chaussures vernies ; et de nécessité, comme complément d'élégance, une grosse canne

de junc pour le matin , et une plus délicate et plus élégante pour le soir. Le costume des hommes a peu de grâce ; il n'a rien de pittoresque ni dans ses formes ni dans ses couleurs : que ne pouvons-nous pas reprocher à l'exiguité de ce chapeau invariable, qui ne garantit le visage de l'intempérie d'aucune saison ? Au lieu de chercher nos modèles dans un pays où les modes sont les nôtres, l'Angleterre, pourquoi ne pas regarder le midi, là où le peuple a de la poésie jusque dans ses hailous ; en Orient, où les hommes conservent leur énergique beauté, sous l'ampleur de leurs onduleuses draperies. En Italie, où le paysan est dramatique jusque sous son vêtement facile de lazzaroni, son long chapeau pointu, et son uniforme de brigand, tout chargé d'amulettes. Nous ne varions pas, et sinon quelques légers changemens dans la coupe de son habit ou de son pantalon, le *fashionable* de 1834 est à peu de chose près le merveilleux de 1814.

LE CORSET.

Voici l'origine des corsets. Un jour la Mode, c'est-à-dire quelqu'un de ses arbitres, de ses coryphées, s'étant avancé par hasard, peut-être, — moi, j'aime mieux croire que ce fut de propos délibéré, — jusque dans les salles mystérieuses et consacrées des prisons du Saint-Office, y remarqua, parmi les nombreux instrumens de torture que les inquisiteurs avaient imaginés, une espèce de justaucorps en fer, qui, à l'aide d'écrous et de courroies, étreignait les chairs du patient, les amincissait à volonté, et eût rendu la panse de Falstaff svelte à passer par le trou d'une aiguille. La Mode trouva l'invention gracieuse, admirable ; elle s'en empara, substitua, seulement pour la forme, la

soie aux lacets de cuir, le bazin à l'acier, et, de ce jour, toute femme qui répugna à subir ce nouveau genre de question fut déclarée hérétique et risqua d'être excommuniée. D'Espagne, le corset fit le tour du continent, et Pizarre importa au Nouveau monde ce supplément de tyrannie.

Ainsi nous sommes faits, esclaves-nés de l'usage. L'égalité, c'est le joug de l'habitude. Le ridicule, c'est d'agir à sa guise, fût-on le roi Salomon, le plus sage des humains, et de préférer ses convenances au goût d'autrui, son intérêt à la fantaisie du premier venu. Le *respect humain* ! expression bizarre qu'il resterait impossible de définir d'une manière rationnelle, quand elle n'aurait pas été créée pour signifier une absurdité bien plus inexplicable.

Et ce n'est pas une exagération que ce bourreau qui intervient dans un conseil de parure, et dont la main maudite taille le patron d'un ajustement féminin. N'avons-nous pas tous vu dans nos fêtes d'hier les coiffures et les collerettes à la Guillotin, et la valse des Victimes, et de petites potences en breloques de montre, et des ceintures à la Ravallac, et des blouses d'enfant à la Papavoine ? Superstition, égarement, frénésie ! Mais que peut la logique contre les faits ? — Quand je viendrais d'ailleurs répéter d'un ton magistral que l'usage des corsets est la source de mille incommodités, de maladies graves, d'infirmités chroniques, et d'une foule d'accidens fatals à la santé et à la beauté des femmes : — assez d'autres l'ont dit et démontré avec la puissance de la raison, l'autorité d'un nom et d'une position scientifiques....

Il était bien dans l'essence de la plus généreuse moitié du genre humain d'attenter à elle-même pour nous, par complaisance, de se torturer, de s'immoler pour satisfaire à nos fous caprices, de brigner notre conquête au prix du martyre, et d'apprendre à mourir plus tôt pour perfectionner l'art de plaire.

Je ne sais pourtant ce qui a pu donner lieu à cette grande méprise, que les hommes devaient préférer les tailles minces et étranglées à une conformation proportionnée et en harmonie avec le buste. Peut-être quelques personnages influents et dépourvus de sens (journalière ren-contre) ont-ils émis autrefois cette opinion. J'imagine que ces chevaliers bardés de fer, et qui se mouvaient à grand'peine, sous leurs cuirasses et leurs brassards à ressorts et à charnières, furent bien aises dans un siècle barbare d'infliger à leurs timides compagnes la contre-partie de leur accoutrement de guerre. Et puis cette innovation, digne des mortifications claustrales, fut une garantie offerte à la rigide morale d'alors. Le buse fut honoré comme un solide auxiliaire de la vertu, et des lois furent promulguées à l'appui, pour afficher et réprimer le scandale des robes flottantes.

La meilleure preuve que le sexe n'est pas coupable d'une aussi damnable théorie, c'est que l'époque de ses applications les plus abusives nous reporte au règne de Henri III, où les *corps* furent, avec tant d'autres excès, un privilège des mignons du prince. Il dut, par contrecoup, se rencontrer quelques femmes laides et d'une taille peu avantageuse, qui, placées au faite de l'échelle sociale, exagérèrent à leur tour, et à dessein, cette mode bizarre, pour se venger sur l'espèce entière d'un défaut de générosité de la nature à leur égard.

A cette heure, il faut attendre que l'épidémie disparaisse, avec une génération, pour faire place à un autre, d'un genre analogue ou contraire. Qui sait si nos enfants, dans un demi-siècle, ne doteront pas leurs collections de curiosités du modèle des corsets passés et actuels, avec autant de dédain et de surprise que nous considérons, par exemple, ces chaussures si mignonnes des femmes chinoises. Quoi de plus étrange dans cette mode que dans la nôtre? Il y a des deux côtés égal

affront aux lois primitives du goût, qui n'est que la conception du vrai; égal oubli des conditions de la nature.

Une Parisienne se récrie à la vue des souliers, ou plutôt des pompons qui servent à décorer les moignons comprimés de la femme d'un mandarin; mais elle s'irriterait à la seule pensée d'affranchir, elle ou sa fille, des lacs qui emprisonnent et déforment la poitrine.

Au fond, ici comme chez nos antipodes, la même tentation commande aux filles d'Eve: il faut à tout prix obtenir nos suffrages.

Un préjugé explique donc naturellement la stabilité de la mode des corsets. Ce qui doit nous étonner davantage, c'est qu'on ait recours à un pareil moyen, comme au seul capable d'obtenir ce degré d'amincissement exigé par notre prétendue préférence. Quand on cite les femmes d'Orient, libres de tout enlacement et dont l'embonpoint va quelquefois jusqu'à la difformité, on oublie que les idées des mahométans sur le beau idéal étant complètement en opposition avec les nôtres, ils s'y montrent conséquents, en recourant à tous les procédés de régime et d'alimentation, pour doter leurs femmes de cette obésité excessive dont nous ne comprenons pas les charmes.

Mais là où les mêmes préventions n'ont pas un égal empire et où l'on abandonne à la seule nature le soin de développer et d'embellir ses créations, la femme qui n'abuse point de ses facultés et dont l'homme n'abuse pas non plus, ne la vouant ni à des travaux pénibles ni à des serviles occupations, nous apparaît belle et gracieuse comme un modèle vivant des chefs-d'œuvre de la statuaire, aussi svelte et flexible que peuvent l'être, en déshabillé, nos petites maîtresses les mieux famées.

« En Syrie, dit Volney, où l'on ne se serre point la taille, on ne s'aperçoit pas que les corps deviennent plus gras qu'en France où on les étrangle. » Cette observation est confirmée par tous les voyageurs sensés et impartiaux.

Quoi qu'il en soit, impuissant à provoquer une réforme aussi propice à l'art que salubre, nous ne méconnaitrons pas, cependant, certains avantages attachés à cette mode. Ainsi, par exemple, je proclame avec franchise les éminens services rendus par le corset, particulièrement à l'Opéra-Comique.

Il est évident même que, si nous tenions, ce dont je doute, à conserver intact le répertoire classique et fleuri de notre scène semi-lyrique, il faudrait apporter les plus grands ménagemens dans l'amortissement de l'impôt existant sur les tailles.

Je vous demande un peu ce que deviendrait M. Planard, sans remonter plus haut, si, tout d'un coup, du jour au lendemain, le monde européen s'entendait pour supprimer les corsets? Sans corsets, adieu la ronde de rigueur, adieu la déclaration du Colin, adieu la scène critique du rendez-vous qui donne le signal à l'aimant heureux ou téméraire, pour ravir, à Babet et à ses appas, la rose que l'innocence dispute à l'amour; car enfin, sans corset, où la mettre cette rose? Plus de rose, plus d'appas, peut-être, plus de Babet, partant, plus de Colin, plus de rendez-vous, plus de passion, plus de couleur locale, plus d'Opéra-Comique, plus rien! Le corset figure, enferme, soutient tout, suppose tout; c'est la clef de la voûte: si vous le retranchez, l'édifice croule.

Nous avons pensé que cet extrait du *Journal des Gens du monde* était le plus heureux préliminaire que nous puissions placer avant la recommandation des corsets de M^{me} Clemançon, dont la perfection doit être signalée dès qu'une nouvelle saison nécessite un changement de toilette. La fraîcheur et la légèreté des costumes d'été rendent peut-être plus indispensable encore cette charmante tenue, cette grâce de maintien qui sont le cachet des tournures parisiennes, et rien

n'est mieux compris que les corsets de M^{me} Clemançon pour faire sentir artistement tous les avantages d'une jolie taille de femme.

TROIS JOURS SUR LE FEU.

II.

LE PÉRIL PASSÉ.

Une des principales villes des Cévennes est située à la pointe d'un grand lac qui a trois lieues de long sur une de largeur; il arrive rarement que cette grande étendue d'eau vienne à geler. Il survient dans ces hautes montagnes qui l'entourent de si grands et âpres hivers, que tout cet espace d'eau se prend quelquefois, et ce lac n'est plus navigable. Il gela une année si serré, que tout prit, et survenant une neige sur cet extrême froid, la glace en fut toute couverte, si bien qu'il n'y avait point de différence entre la surface du lac et celle des prairies qui sont aux environs.

Laure soupira et prévint bien quelque événement sinistre.

— Un homme des hautes montagnes ayant affaire en la ville, partit de chez lui au milieu de l'hiver pour y aller négocier, et s'étant enquis du chemin qui était lors tout couvert de neige, on l'adressa au travers d'une grande prairie où il y avait une chaussée. Prenant le lac pour cette prairie...

Laure poussa un cri étouffé.

— Il passa au travers, tout à cheval qu'il était, sans penser qu'il avait trente toises d'eau sous lui. Étant arrivé à la ville, il commença à louer la belle et grande prairie qui était à la porte: on lui dit que le pays était fort étroit et les prés assez rares. — Comment, dit-il, la prairie dure plus de trois lieues, et en a une pour le moins de largeur. — Vous voulez

dire le lac, lui dit-on. — Quel lac ? re-
prit-il : je n'en ai point vu. » Alors on lui
apprit que toute cette large étendue qu'il
avait découverte était un lac. « Dieu ! j'en
donc traversé... s'écria-t-il avec effroi. —
Certainement ! — Comment !... j'ai passé
sur un abîme d'une lieue... » Et sa voix
s'affaiblissait. Elle s'éteignit. Il s'évanouit
d'épouvante du péril passé. »

« O ciel ! j'en serais morte, moi, s'écria
M^{me} d'O. » Elle ne savait pas, la malheu-
reuse, que depuis la veille elle était ab-
solutement dans la même position, non sur
de l'eau, mais sur du feu ; le fumiste, en
arrangeant ou dérangeant la cheminée,
avait ouvert une communication entre
l'âtre et la maîtresse poutre qui soutenait
le parquet du salon de la chambre à cou-
cher ; et le feu, privé d'air, à peu près,
rampait lentement dans la charpente, et la
rongeait sourdement.

« Dix heures ! dit Laure, en se levant
et en tendant la main à Albert. — Il la
prit et la porta à ses lèvres. — Adieu,
Laure, à bientôt. — A bientôt ! — Et il
embrassait tendrement la petite Marie qui
appuyait sa blondetête sur le lit de sa mère.

— A bientôt, répondit Laure. »

Albert sortit, et rouvrit la porte pour lui
dire : « A demain soir ; nous nous trouve-
rons au bal. A moi la première ; à moi les
valse, les galops... A moi, toute entière,
n'est-ce pas. »

Et les deux amans se séparèrent ce soir
là encore à dix heures. Cela devait cesser
dans deux jours, voilà ce que voulait dire :
— A bientôt. »

Et le feu !

III.

M^{me} d'O... s'était couchée sans parler
à ses domestiques d'une odeur tiède qui
la tourmentait. Quand elle se réveilla, sa
respiration était gênée, sa tête brûlante ;
elle avait mal au cœur, elle étouffait. Elle
courut vite à la fenêtre, et se ranima à l'air
pur et frais.

Dans la journée elle se décida à de-
mander le fumiste : il ne vint point, et
elle partit à huit heures pour le bal où
elle avait promis d'aller, après avoir re-
commandé à sa femme de chambre de
veiller près de son enfant.

A minuit la femme de chambre était
occupée à préparer le lit de sa maîtresse,
et de tems à autre elle venait légèrement
baiser le front de la petite Marie qui dor-
mait profondément près du chevet de sa
mère : « Quelle chaleur ! se disait quel-
quefois la femme de chambre en allant et
venant du salon à la chambre à coucher :
il n'y a pourtant pas eu de feu depuis trois
jours ! — C'est ce qu'elle répète à M^{me} d'O...
qui, rentrant du dehors, sentit bien plus
fort qu'elle encore la fumée et la chaleur.

— Oh ! c'est insupportable... Notre voi-
sin a donc fait grand feu ici dessous ? La
fumée monte et nous échauffe. »

Puis la conversation changea pendant que
la femme de chambre lui ôtait ses élégan-
tes parures : elle s'en acquittait lentement
comme un amant qui remplit le même of-
fice dans bien des romans ; c'est que pen-
dant la destruction de tant d'élégance, sa
maîtresse lui racontait les modes du bal de
tout-à-l'heure ; et qu'à chaque épingle, à
chaque tour du lacet, la femme de cham-
bre s'arrêtait pour admirer les robes et les
coiffures. Il fallut bien que cela finît, et
M^{me} d'O... se tut pour la forcer à se dé-
pêcher.

« Madame n'a plus besoin de moi ?

— Non... Bonsoir.

— Bonsoir, madame, répondit la fem-
me de chambre ; et elle sortit en respirant
autour d'elle et en disant : « Maudite fu-
mée ! »

Elle était à peine dehors, que M^{me} d'O...
ouvrit la croisée de sa chambre et celle du
salon dont elle laissa la porte ouverte, et
resta ainsi presque nue, grelottant, mau-
dissant la cheminée, le fumiste, le voisin
qui l'asphyxiait. Malédictions et croisées
ouvertes, rien n'y faisant, elle se résigna à
la fermer, ferma aussi sa porte et se coucha.

Mais ce n'est point à dire qu'elle s'endormit tout aussitôt. Elle avait le sang un peu agité par le bal qu'elle avait complètement mis à profit. Ses petits pieds conservaient encore un ressentiment cadencé de contredanse; les galops et les valse lui tourbillonnaient encore autour du front; elle avait été la reine de la fête, la seule belle, la seule aimable, la seule femme aux yeux d'Albert; elle se repaissait de tous ces frais souvenirs avec délices.

Puis elle prit un livre, car le sommeil ne lui venait jamais qu'après une demi-heure de lecture. Ce livre c'était celui même où Albert avait lu la veille le récit qui lui avait fait tant d'impression; et elle avait beau tourner et retourner les feuillets pour l'éviter, il lui revenait toujours sous les yeux comme un fantôme, un présage fatal. Elle en fut impatientée.

« Cette histoire me poursuit, c'est à en avoir le cauchemar! » et elle ferma le livre. Alors elle se penche sur le petit lit de sa Marie qui dormait toujours profondément, et lui couvrit le front de légers baisers. « Dors, mon bijou, dors tranquille... ta mère te donne un père qui t'aimera bien... oui... il t'aimera, il m'aime tant! dors! »

Madame d'O... s'endormit aussi sur cette douce pensée, car telle doit être celle de toute jeune veuve, mère, qui se remarie. Il lui faut dans son nouvel époux deux amours: un pour elle, un pour son enfant, amour conjugal, amour de père, et elle était sûre de les avoir trouvés.

Après cette réflexion, le sommeil lui vint calme et profond. C'était un doux tableau, n'est-ce pas, que cette mère et cet enfant, dormant l'un près de l'autre! Un tableau horrible, effrayant, quand on songe au feu qui couvait sous le lit, sous le berceau! Ceci me rappelle une miniature qui orne un manuscrit persan. Elle représente le déluge; et le peintre n'a pas pensé pouvoir mieux donner l'idée de cette désolation, qu'en abandonnant sur l'infini des eaux un enfant emmaillotté, endormi dans ses langes.

Le paisible sommeil de madame d'O... avait fait place à une sourde agitation. Elle rêvait, comme elle l'avait prévu, de l'histoire du péril passé et de cet homme marchant avec foi sur cette fragile glace qui le séparait seule d'un abîme sans fond! Elle en frissonnait, elle avait des tressaillemens assez violens pour la réveiller... Marie ne rêvait de rien, ou du soin et des caresses de sa mère, peut-être!

Tout-à-coup madame d'O... bondit en criant: « Oh! la glace se brise! » Cette exclamation était la fin de son rêve... « Quelle fumée!.. il y a donc le feu ici? » C'était la première sensation de son réveil.

Elle bondit hors de son lit et courut au salon, sa lampe de nuit à la main. « Cela sent le feu!.. mon Dieu!.. mon Dieu!.. » Elle sonna.

Les domestiques étaient sans doute dans ce premier sommeil si difficile à rompre: ils ne venaient pas. « Le parquet est chaud sous mes pieds... et Marie! » Elle courut au berceau de sa fille: « Le bois brûlait au-dessous. » Alors elle fut folle... elle ouvrit la porte, la fenêtre, sonna, frappa au plancher, appela au secours, prit son enfant dans ses bras et s'enfuit dans l'appartement au-dessus.

Il était tems. Toutes les poutres, toutes les charpentes étaient consumées. Le parquet ne reposait presque sur rien, et pourtant, sur ce frêle plancher, on avait dansé, on avait parlé d'amour, d'espoir, de bonheur, on avait dormi en paix. N'est-ce pas ainsi que tout va en ce monde?

ERNEST FOUNET.

A celle que cela regarde.

Paris, 22 avril 1834.

Il y avait hier entre le quinconce et le premier bassin des Tuileries une bonne d'environ vingt ans, fraîche brunette, grande et bien ajustée. Je voudrais don-

ner un signalement exact, pour que *la mère* pût reconnaître : fin tablier de percale, robe d'indienne à gigots et à fleurs sur un fond brun ; bonnet de tulle avec un ruban rose en dessous, traversant les cheveux en bandeau. Je passais trop rapidement pour voir en même tems aussi bien le petit chou qui devait m'intéresser bien plus ; elle était si petite, que de ma hauteur je ne pouvais voir qu'un petit chapeau de castor noir, un petit manteau de couleur peu marquante. Un jeune élégant, en redingote blanche, étant venu à dépasser la bonne, se retourna pour la regarder ; mais son coup-d'œil se reporta sur une dame qu'il aperçut en même tems. La bonne cependant s'étant vu remarquée, exagérât ses jeux avec l'enfant. « Voyons, lui dit-elle, en l'enlevant, je vas te jeter dans l'eau ! dis, veux-tu que je te jette dans l'eau ? »

— Non, maman n'aurait plus de petite Titine.

— Eh bien, elle en aura une autre. » J'étais déjà éloignée lorsque me parvint cette réponse de la bonne qui n'était point désarmée par celle de l'enfant, qui ne l'avait point sentie. Je ne sais pourquoi j'allais si vite, tout en regrettant de n'en pas voir davantage de cette petite que je me figurais déjà devoir être une enfant de plus en plus attachante, de ces rares enfans à vous passionner sciemment, comme une mère se passionne aveuglément, puis dans la suite une femme admirable. Sa petite voix était d'un timbre délicieux ; ses yeux, sa physionomie devaient être de même. Je ne sais comment je ne retournerai point sur mes pas, mais je voyais en imagination, et cette enfant dont je m'éloignais, pour ne jamais plus la rencontrer sans doute, m'occupait véritablement.

C'est que ce mot est plein d'ame et que le développement de l'ame est très-rare chez les enfans. J'aime bien mieux l'avoir entendu, je vous assure, que de l'avoir inventé. Inventé ! pour nous, femmes, dont la première pensée est toujours sans

contredit pour les objets de nos affections, ce mot n'a rien d'extraordinaire. Il faut le vrai même à défaut du vraisemblable : car le vraisemblable en fait d'enfans, c'est avec toutes les gentilleses que vous voudrez : l'égoïsme, le petit moi avant tout.

C'est, je trouve, un des mérites du nouveau tableau de M. Ingres, que l'observation de cette nature d'enfant : lorsque dans tous les groupes de peuple il y a sympathie et pitié pour le martyr, pour la foi nouvelle, et que les anciens dieux n'ont plus pour eux que l'empereur, les licteurs et les faisceaux de haches, un jeune garçon de quatorze ans s'ajoute seul à ce parti ; seul il ramasse une pierre et fait au saint des yeux de possédé. Cela est bien observé, bien réfléchi. Lafontaine aussi le savait bien, quand il dit :

... Cet âge est sans pitié.

A mon sens, le cœur se développe à l'instar de l'intelligence ; les êtres les plus bornés d'esprit ne seront jamais les plus avancés moralement, et à ce sujet, je proteste tout-à-fait contre ce que vient de dire M. Aimé Martin, dans un ouvrage excellent d'ailleurs *, mais il distingue trop l'intelligence de l'ame. L'une ne va guère sans l'autre : c'est toujours par l'intelligence que nous sortons de la barbarie.

C'était donc une heureuse exception que cette petite ame déjà si bonne, si aimante, qui, sans rien connaître du monde que par rapport à elle, ne sentait pourtant son importance que relativement à sa mère et point par elle-même. C'est, on peut le dire, le sublime du sentiment ; et cela se trouvait dans une petite fille de quatre ou cinq ans ! Le cri d'une mère en se noyant serait celui-ci : Mes enfans orphelins !... Mme de Staël fait dire à Oswald : « Dans l'instant où je me crus prêt à périr, croyez-moi, chère amie, j'avais peur pour vous. » Et elle ajoute : « Admirable expression de l'amour partagé, de l'amour au plus heureux moment de la confiance

* De l'Éducation des mères de famille, ou la Civilisation du genre humain par les Femmes.

mutuelle! » La parité est exacte; ainsi l'intervalle se trouve comblé entre ma petite fille et l'auteur de *Corinne*! J'en puis à bon droit tout présager. Observez que cette admirable expression n'était point dite dans un cercle; il n'y avait là aucune grimace de sensibilité. L'enfant ne savait point que sa douce petite voix allait au cœur à une dame qui ne l'avait pas même regardée en passant; elle disait en pure perte à une délurée qui n'y prit point garde, ce qui eût été si délicieux pour une mère à entendre; et cette mère n'en saura rien, à moins que le hasard ne lui mette ces lignes sous les yeux. J'ai voulu le tenter, dût-elle frémir à l'idée de cette brutale et sottise plaisanterie de jeter à l'eau son enfant, dût-elle se repentir de n'avoir pas recueilli elle-même la première révélation de l'âme de son enfant.

F. D'AZUR.

Album.

LE BIBLIOTHÉCAIRE DE L'ARSENAL. — Un jour que M. Ameilhon faisait partie d'une députation et qu'il allait pour la première fois chez l'empereur Napoléon avec un désir ardent d'en être remarqué et d'en obtenir quelques mots en passant, il se mit très en vue dans la salle d'audience. L'empereur apercevant une figure qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, s'approcha du député en lui disant :

« N'êtes-vous pas M. Ancillon ? »

— Oui, sire... Ameilhon.

— Ah! sans doute, bibliothécaire de Sainte-Geneviève?

— Oui, sire... de l'Arsenal.

— Je le savais; vous êtes le continuateur de l'*Histoire de l'Empire Ottoman* ?

— Oui, sire... de l'*Histoire du Bas-Empire*. »

A ces mots, Napoléon s'impatientant lui-même de ses méprises, lui tourna brusquement le dos; et M. Ameilhon ne sentant que l'honneur et la joie d'avoir arrêté quelques minutes près de lui Sa Majesté, se pencha vers son voisin, en lui disant avec emphase : « L'empereur est étonnant; il sait tout. »

FABRICATION D'IDOLAS A LONDRES. — Veut-on savoir ce qu'est le christianisme de certains hommes qui ne sont chrétiens que de nom? En voici une preuve singulière. Des fabricans de figures de plâtre, qui demeurent à Londres, sur la place du cimetière Saint-Paul, viennent d'expédier, il y a peu de jours, pour l'Inde, cinq cents idoles, se chargeant ainsi de fournir aux païens des dieux qui ne sont pas dieux. On assure que par cette fraude d'un nouveau genre ils espèrent faire leur fortune. Mais par une coïncidence qui prouve que s'il y a en Angleterre, comme partout, de faux chrétiens, il y a aussi dans ce pays des chrétiens véritables, deux missionnaires qui vont prêcher l'Evangile dans l'Inde se trouvent à bord du navire qui y porte les idoles. L'origine de ces dieux de fabrique européenne leur fournira sans doute des argumens puissans contre le culte qu'on voudra leur rendre. Quel avilissement moral ne signale pas le fait que nous rapportons!

A ce Numéro est jointe la planche 1057.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

ÉDITEUR DES PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS



Modes de Paris.

25 Avril 1834.

N^o 1057.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

Chapeau en paille de riz, Robe en mousseline brodée garnie de points d'Angleterre.

Ayuntamiento de Madrid

106, 8, 1, Baker's N^o 25, Pall Mall, London